



Rois et tyrans dans le théâtre d'Aristophane

Dominique Lenfant

► To cite this version:

| Dominique Lenfant. Rois et tyrans dans le théâtre d'Aristophane. 2004. <halshs-00001091>

HAL Id: halshs-00001091

<https://shs.hal.science/halshs-00001091v1>

Preprint submitted on 30 Jan 2004

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Rois et tyrans dans le théâtre d'Aristophane

RÉSUMÉ. — La terminologie du pouvoir personnel présente chez Aristophane deux usages distincts selon que l'univers de référence est mythique ou contemporain. Les souverains mythiques sont indifféremment désignés par βασιλεύς et τύραννος, conformément à l'usage des tragédies de l'époque. Au contraire, les références au monde contemporain adoptent l'usage quotidien des termes au temps d'Aristophane et supposent une nette distinction entre le βασιλεύς, souverain éloigné qu'est le Roi de Perse, et le τύραννος, ennemi interne de la démocratie athénienne. Les diverses allusions à la tyrannie traduisent l'actualité politique et son interprétation par l'auteur comique, qui dénonce le galvaudage du terme par les démagogues dans les années 420, tourne en dérision la phobie des tyrans après les affaires de 415, mais renonce à en faire rire après les événements de 411.

ABSTRACT. — The terminology of personal power in Aristophanes' plays presents two different uses depending on whether the referent is mythical or contemporary. When the sovereign of the mythical world is equally called either βασιλεύς or τύραννος (in accordance with contemporary tragical use), in the contemporary world βασιλεύς usually designates the Persian king and τύραννος the internal enemy of Athenian democracy (in compliance with the daily use of that time). The different hints to tyranny express current political events and their interpretation by Aristophanes, who reproves the misuse of the term by demagogues in the 420's, makes fun of the fear of tyrants after the events of 415, but gives up laughing at that subject after the events of 411.

Il peut sembler curieux et incongru de s'interroger sur les rois et les tyrans du théâtre d'Aristophane, dont le décor de prédilection est l'Athènes démocratique de son temps et dont les personnages, contrairement à ceux de la tragédie, ne sont qu'exceptionnellement des barbares ⁽¹⁾. Mais, à défaut de paraître sur scène, rois et tyrans sont présents dans la bouche des personnages comiques, ce qui n'a rien pour étonner : pas plus que la démocratie athénienne qui lui sert de décor, l'univers comique ne pouvait rester muet sur les formes de régime personnel qui lui étaient si étrangères.

Pour définir le sens de telles allusions, il convient de s'attacher aux termes grecs qui désignent le détenteur d'un pouvoir personnel. Cela s'impose d'autant plus que l'usage n'en est pas univoque, comme il ressort de leur examen dans le théâtre d'Euripide : chez ce dernier, τύραννος, deux fois plus fréquent que βασιλεύς, est affecté d'un potentiel négatif, qui conduit à le préférer quand il s'agit de critiquer le pouvoir ou d'en souligner le caractère redoutable, mais, dans nombre d'emplois, il équivaut à βασιλεύς tant par ce qu'il dénote que par ce qu'il connote — ces deux valeurs interdisent donc de lui réserver une traduction unique, le contexte permettant seul de trancher entre «souverain» et «tyran» ⁽²⁾.

(1) Les personnages barbares des comédies conservées d'Aristophane sont presque toujours des esclaves. Le Pseudartabas des *Acharniens* s'avère n'être, tout comme les eunuques qui l'accompagnent, rien de plus qu'un Athénien déguisé (115 sq.). Sur les barbares dans la comédie grecque en général, cf. T. Long, *Barbarians in Greek Comedy*, Southern Illinois University, 1986.

Sur les barbares dans la tragédie, cf. H. H. BACON, *Barbarians in Greek Tragedy*, New Haven, 1961, et E. HALL, *Inventing the Barbarian. Greek Self-Definition through Tragedy*, Oxford, 1989.

(2) Je me permets de rappeler ici les conclusions de mon article sur «Le vocabulaire du pouvoir personnel chez Euripide», *Ktèma* 18, 1993, pp. 29-40.

En fait, la terminologie d'Aristophane contraste étrangement avec celle de son contemporain Euripide et semble d'emblée moins confuse. Les termes essentiels pour désigner le détenteur d'un pouvoir personnel sont τύραννος et βασιλεύς : μόναρχος est beaucoup plus rare ⁽³⁾ et δεσπότης ne renvoie pas à la sphère politique ⁽⁴⁾. Βασιλεύς et τύραννος ont au contraire un sens politique et l'examen des textes invite à distinguer deux sortes d'emplois en fonction du type de référent.

Quand le référent est une divinité ou un héros légendaire et qu'il relève de la sphère mythique, Aristophane emploie indifféremment βασιλεύς et τύραννος, sans que ce dernier terme revête une valeur polémique particulière. Le premier peut se traduire par «roi», le second par «souverain».

Quand ils désignent des contemporains, les deux termes ont, au contraire, des référents et des connotations bien distincts : Aristophane est tributaire des emplois contemporains de τύραννος qui galvaudent le terme à la faveur d'abus démagogiques. Sa réaction nous éclaire, en outre, sur la manière dont furent perçus de son temps menace oligarchique et danger tyrannique.

I. LE POUVOIR PERSONNEL DANS LA SPHÈRE MYTHIQUE

Βασιλεύς et τύραννος désignent, dans la sphère mythique, les détenteurs d'un pouvoir personnel qui sont ou des dieux, ou des oiseaux, ou des héros.

A) *Les dieux*

La souveraineté de telle divinité, censée s'exercer soit sur les autres dieux, soit sur telle partie du monde ou tel champ humain, s'exprime généralement par des mots de la famille de βασιλεύς. Ainsi, Zeus, en tant que souverain des dieux et des hommes, est qualifié le plus souvent de βασιλεύς ⁽⁵⁾. Les quelques cas où τύραννος est employé ne paraissent pas impliquer de connotation négative et le terme est alors l'équivalent de βασιλεύς : ainsi, quand le chœur des *Nuées* (563-4) en appelle à Zeus, θεῶν τύραννος «souverain des dieux», ou quand il est question de la τυραννίς de Poséidon (*Oiseaux* 1605) ou de celle de Zeus (*Oiseaux* 1643, *Ploutos* 124).

(3) Famille de βασιλεύς : 56 occurrences, de τύραννος : 23 occurrences, de μόναρχος : 2 occurrences. La disproportion entre βασιλεύς et τύραννος n'est pas significative dans la mesure où leurs référents sont presque toujours distincts. Ainsi trouve-t-on dans les *Acharniens* 11 occurrences de βασιλεύς pour la bonne raison qu'il y est question du Grand Roi.

(4) Δεσπότης désigne soit un dieu, soit, dans les trois quarts des cas, le maître d'un esclave. On ne recense aucun exemple où il ait, comme chez Hérodote, un sens politique. Il se cantonne donc dans le registre domestique ou religieux, comme dans le théâtre d'Euripide, chez qui l'on avait cependant observé des dérogations significatives, les emplois politiques du terme désignant un pouvoir jugé excessif (*art. cit.* pp. 29-30).

(5) Dans la plupart des cas, βασιλεύς apparaît en tant qu'épiclèse dans l'apostrophe ὦ Ζεῦ βασιλεῦ (*Nuées* 2, 153, *Guêpes* 624, *Oiseaux* 223, *Grenouilles* 1278, *Ploutos* 1095). Toutefois *Oiseaux* 514, 515, 610 évoquent Zeus comme exerçant concrètement sa royauté. Les termes de la famille de βασιλεύς servent de même à désigner la Paix (*Paix* 974 : ὦ σεμνοτάτη βασίλεια θεά), Déméter (*Grenouilles* 382) et Tourbillon (Δῖνος), qui passe, aux yeux de Strepsiade et suivant l'enseignement du Socrate aristophanesque, pour régner après avoir chassé Zeus (*Nuées*, 381, 828, 1471).

Παμβασίλεια «reine absolue» apparaît aussi par deux fois dans les *Nuées* (357 : apostrophe aux Nuées ; 1150 : à Fourberie).

B) Du côté des *oiseaux*, censés avoir régné avant les dieux (*Oiseaux* 482), donc assimilables à des divinités, le constat est logiquement le même, avec cependant un cas qui peut faire hésiter.

ΠΙ. Ὡς δ' οὐχὶ θεοὶ τοίνυν ἦρχον τῶν ἀνθρώπων τὸ παλαιόν,
ἀλλ' ὄρνιθες, *κάβασίλευον*, πολλ' ἐστὶ τεκμήρια τούτων.
Αὐτίκα δ' ὑμῖν πρῶτ' ἐπιδείξω τὸν ἀλεκτρυόν', ὥς ἐτυράννει
ἦρχέ τε Περσῶν πρῶτος πάντων Δαρείων καὶ Μεγαβάζων (...)
ΕΥ. Διὰ ταῦτ' ἄρ' ἔχων καὶ νῦν ὥσπερ βασιλεὺς ὁ μέγας διαβάσκει
ἐπὶ τῆς κεφαλῆς τὴν κυρβάσιαν τῶν ὀρνίθων μόνος ὀρθήν. (...)
ΠΙ. Ἰκτίνος δ' οὖν τῶν Ἑλλήνων ἦρχεν τότε *κάβασίλευεν*.
ΧΟ. Τῶν Ἑλλήνων ;
ΠΙ. Καὶ κατέδειξέν <γ> οὗτος πρῶτος βασιλεύων
προκυλινδεῖσθαι τοῖς ἰκτίνοισι. (...)
Αἰγύπτου δ' αὖ καὶ Φοινίκης πάσης κόκκυξ βασιλεὺς ἦν.

«Pisthétaire. — Ce n'étaient pas les dieux qui commandaient jadis aux hommes et *exerçaient la royauté*, mais les oiseaux, les preuves en abondent. Et, tout de suite, je vous citerai en premier lieu le coq, qui *exerçait la souveraineté* (ou : *la tyrannie*) et commandait aux Perses, premier de tous les Darius et Mégabaze (...).

Evèlpide. — Voilà donc pourquoi il se pavane maintenant encore comme le Grand Roi, seul des oiseaux à porter sur la tête la tiare droite (...).

Pisthétaire. — Le milan commandait alors aux Grecs et *exerçait la royauté*.

Coryphée. — Aux Grecs ?

Pisthétaire. — Oui. Et c'est lui qui, *sous son règne*, leur enseigna le premier à se rouler à terre devant les milans (...).

Le coucou était *roi* d'Égypte et de toute la Phénicie» (6).

La royauté des oiseaux en général est exprimée par βασιλεύω (482 : ἐβασίλευον) et βασιλεὺς (ὁ μέγας) est l'expression consacrée pour désigner le Roi de Perse. De plus, βασιλεὺς prédomine nettement pour désigner les souverains des différentes parties du monde. Ce n'est peut-être pas un hasard si le verbe τυραννῶ est réservé aux Perses, que les Athéniens présentaient volontiers comme leur opposé politique (7). Peut-être est-ce en raison du potentiel négatif du terme, qui est généralement insensible dans la sphère mythique, mais le cas présent ne fait-il pas précisément interférer la sphère politique contemporaine ? Le roi de Perse ne relève pas du mythe. Toutefois, la nuance est incertaine et il n'y a pas lieu d'exagérer la différence entre τυραννῶ et βασιλεύω : Pisthétaire devient τύραννος (1708) des oiseaux en épousant Βασίλεια (1536-7).

C) S'agissant des *rois légendaires*, c'est encore βασιλεὺς qui prédomine, aussi bien pour Agamemnon ou Ménélas (*Oiseaux* 509) que pour les rois de la tragédie (*Grenouilles* 1063). Le seul exemple conservé d'emploi de τύραννος se trouve dans un fragment des *Lemniennes* :

ἐνταῦθα < δ' > ἐτυράννευεν Ὑψιπύλης πατήρ Θόας, βραδύτατος τῶν ἐν ἀνθρώποις δραμεῖν
«La souveraineté était alors exercée par le père d'Hypsipyle, Thoas, le plus lent des hommes à la course» (8).

Le terme n'a probablement pas de valeur polémique et l'on peut sans doute suivre Ammonius, qui nous transmet cette citation dans son ouvrage sur les différences entre termes voisins (9), quand il dit que «les Anciens employaient τύραννος même pour désigner un roi (τύραννον

(6) *Oiseaux* 481-484, 486-487, 499-501, 504.

(7) Il est cependant exceptionnel qu'un roi de Perse soit qualifié de τύραννος. Voir, à propos de l'usage hérodoteen, E. LÉVY, «Basileus et turannos chez Hérodote», *Ktèma* 18, 1993, p. 10.

(8) F373 Kassel-Austin (= 357 Kock).

(9) Ammonius, *De adfinium vocabulorum differentia*, éd. Kl. Nickau, Leipzig, 1966.

οἱ ἀρχαῖοι καὶ ἐπὶ βασιλέως ἔτασσον)». Du moins est-ce vrai dans la sphère mythique que nous avons définie. Il n'en va pas de même quand le référent est un contemporain.

II. LE POUVOIR PERSONNEL DANS LE MONDE CONTEMPORAIN

Dans le monde contemporain, βασιλεύς et τύραννος ont des emplois nettement distincts : ils n'ont ni les mêmes référents ni les mêmes connotations.

A) Βασιλεύς a essentiellement deux types de référents.

1) Le premier n'a rien pour surprendre : βασιλεύς ou βασιλεύς ὁ μέγας désigne, comme il est usuel, le Roi de Perse ⁽¹⁰⁾, et son évocation est associée aux idées d'éloignement spatial ⁽¹¹⁾, d'orgueil ⁽¹²⁾, de privilèges exclusifs ⁽¹³⁾ et de richesse colossale ⁽¹⁴⁾. C'est aussi celui avec qui l'on est accusé de comploter, comme en témoignent les accusations de médisme proférées par le Paphlagonien contre le Charcutier ⁽¹⁵⁾.

2) Βασιλεύς sert aussi, de façon moins attendue, à désigner des personnages ou entités de l'actualité athénienne. On mettra à part le cas où ὁ βασιλεύς est le terme technique qui désigne l'archonte-roi ⁽¹⁶⁾, pour s'arrêter sur deux emplois plus originaux, qui se réfèrent au pouvoir du peuple athénien, d'une part dans le cadre des tribunaux populaires, d'autre part à l'extérieur de ses frontières.

a) Le premier exemple est tiré des *Guêpes* (546-549) : s'apprêtant à vanter les délices de la condition de juge, Philocléon présente le pouvoir des héliastes comme une βασιλεία, une royauté :

ΧΟ. Ἄλλ' ὦ περὶ τῆς πάσης μέλλων βασιλείας ἀντιλογήσειν
τῆς ἡμετέρας, νυνὶ θαρρῶν πᾶσαν γλῶτταν βασάνιζε.
ΦΙ. Καὶ μὴν εὐθύς γ' ἀπὸ βαλβίδων περὶ τῆς ἀρχῆς ἀποδείξω
τῆς ἡμετέρας ὡς οὐδεμιᾶς ἥττων ἐστὶν βασιλείας.

«Coryphée — Allons, toi qui t'apprêtes à répondre au sujet de la royauté totale qui est la nôtre, maintenant, hardi, mets à l'épreuve ta langue tout entière.

Philocléon — Eh bien, tout de suite, dès la borne de départ, je vais montrer que notre pouvoir ne le cède à aucune royauté».

En un sens, l'idée n'est pas entièrement originale, dans la mesure où l'idéologie démocratique aime à présenter le peuple comme souverain. Mais on évite généralement de qualifier le δῆμος de βασιλεύς ⁽¹⁷⁾. S'il est possible qu'Aristophane s'inspire ici d'un slogan démocratique, il n'en

(10) *Acharniens* (12 emplois, à propos de l'Oeil du Roi et des ambassadeurs censés être allés trouver le Grand Roi), *Cavaliers* 478, *Oiseaux* 486, *Ploutos* 170.

(11) *Acharniens* 647.

(12) Il se pavane comme le coq (*Oiseaux* 486) et tire fierté de sa richesse (*Ploutos* 170).

(13) Il est seul à pouvoir porter la tiare droite (*Oiseaux* 487).

(14) *Ploutos* 170, *Acharniens* 102.

(15) Il déclare qu'il va dénoncer au Conseil «tout ce que vous complotiez avec les Mèdes et le Roi» (πάνθ' ἃ Μήδοις καὶ βασιλεῖ ξυνόμνυτε, *Cavaliers* 478).

(16) *Acharniens* 1224 : c'est dans le cadre des monologues croisés de Dicéopolis et de Lamachos que le premier s'écrie : Ὡς τοὺς κριτὰς με φέρετε. Ποῦ ἔστιν ὁ βασιλεύς ; «Portez-moi auprès des juges. Où est le roi ?» (Les juges devaient arbitrer, l'archonte-roi présider les concours de boisson des fêtes de Dionysos).

(17) Dans les *Supplantes* d'Euripide, Thésée dit, par exemple, Δῆμος δ' ἀνασσει (406) ou déclare qu'en lui accordant

subvertit pas moins le sens de ce dernier à des fins critiques et comiques : il présente les juges comme motivés par la soif de pouvoir et la caricature qui sous-tend ensuite le développement, loin de mettre l'accent sur la souveraineté populaire, souligne l'arbitraire et l'injustice des héliastes et scinde le peuple en accusés sujets et en juges souverains.

b) Le second exemple se réfère au pouvoir du peuple athénien à l'extérieur de ses frontières : il s'agit du pouvoir promis par le Paphlagonien à Démos, lorsque, dans les *Cavaliers* (1086-87), Charcutier et Paphlagonien rivalisent d'oracles pour le séduire.

Ἄλλὰ γάρ ἐστιν ἐμοὶ χρησμός περὶ σοῦ πτερυγῶτος,
αἰετὸς ὡς γίγναι καὶ πάσης γῆς βασιλεύεις.

«Mais moi j'ai à ton sujet un oracle ailé où tu deviens un aigle et règnes sur toute la terre».

Comme on voit, il s'agit du pouvoir d'Athènes hors de ses frontières, de l'empire qu'elle y a ou y pourrait avoir et que suggèrent généralement le verbe ἄρχω et le substantif ἀρχή⁽¹⁸⁾ : peu auparavant, le Paphlagonien prédit ainsi à Démos qu'il commandera à toute la terre (ἄρξαι χώρας ἀπάσης) (965-6). La substitution de βασιλεύειν à ἄρχειν n'est qu'un effet de la surenchère à laquelle se livrent Charcutier et Paphlagonien pour séduire Démos : le terme a une connotation plus prestigieuse, propice à flatter le peuple, et il n'a pas la valeur choquante de τύραννος, couramment employé dans les discours de Thucydide pour afficher la vraie nature du pouvoir d'Athènes sur ses alliés⁽¹⁹⁾. En même temps, il est clair que son emploi par Aristophane prend une valeur satirique relative à l'impérialisme athénien et à la manière dont les démagogues en jouent⁽²⁰⁾. Songeons à Alcibiade qui, dans le discours que Thucydide lui prête à la veille du départ de l'expédition de Sicile, déclare qu'après avoir annexé l'île à leur empire les Athéniens deviendront vraisemblablement «maîtres de la Grèce entière» (τῆς Ἑλλάδος πάσης ἄρξωμεν)⁽²¹⁾.

Ainsi, les deux exemples analysés se réfèrent à des représentations dues à des «démagogues» tels que Cléon et amplifiées par le poète à des fins comiques et satiriques. Citons, pour finir, un cas légèrement différent, l'apostrophe du coryphée des *Cavaliers* à Démos régénéré :

Χαῖρ', ὦ βασιλεῦ τῶν Ἑλλήνων «Salut, roi des Grecs» (1333).

Il ne s'agit pas d'une référence à l'Empire, puisqu'il est question de faire revivre le Démos du bon vieux temps, de l'époque d'Aristide et de Miltiade. On y verra plutôt une allusion au prestige d'Athènes dans le monde grec au temps glorieux des guerres médiques, sans oublier, bien sûr, le comique qui ressort de la paradoxale assimilation du peuple athénien à un roi et du caractère parfaitement fictif d'une royauté exercée sur les Grecs⁽²²⁾.

liberté et égalité dans le suffrage, il a placé le peuple athénien en position de monarque (κατέστησ' αὐτὸν (= τὸν δῆμον) ἐς μοναρχίαν, 352) : il suggère ainsi la substitution de la souveraineté populaire au pouvoir royal.

(18) Voir, par exemple, *Guêpes* 672 et 700.

(19) Cf. Thucydide I 122,3 ; 124,3 ; II 63,2 ; III 37,3. Voir, en outre, les références indiquées par H. BERVE, *Die Tyrannis bei den Griechen*, Munich, 1967, II, p. 628 «Athen als Tyran der Bündner».

(20) Ainsi, quand le Paphlagonien prétend qu'il est partisan de la guerre parce qu'il veut assurer à Démos l'hégémonie sur tous les Grecs (ἵνα γ' Ἑλλήνων ἄρξῃ πάντων, 797), le Charcutier se fait le porte-parole d'Aristophane : ὄνειροπολεῖς «tu le berces de chimères» (809). E. LÉVY note que «des 'démagogues' ne songent qu'à flatter l'impérialisme des masses» en cette période marquée par «l'apogée de l'idéologie de la puissance» (*Athènes devant la défaite de 404*, Paris, 1976, p. 122).

(21) Thucydide, VI,18. Certes, ce discours est censé dater de 415, soit quelque dix ans après la représentation des *Cavaliers* en 424, mais, s'il n'a pu inspirer Aristophane, il est certain qu'il s'inscrit dans une pratique démagogique courante à l'époque. On songe, bien sûr, à Cléon, que caricature le personnage du Paphlagonien.

(22) Le même raisonnement vaut pour μόναρχος : trois vers plus haut (*Cavaliers* 1330), le même coryphée désigne

Ainsi, βασιλεύς n'a pas, en général, de valeur polémique. Si l'on excepte l'emploi technique du terme désignant l'archonte-roi, il renvoie à un pouvoir éloigné dans l'espace (Grand Roi), dans le temps ou dans l'imaginaire (héros, dieux, oiseaux). Les exceptions sont significatives : attribuer au peuple athénien une royauté dans les tribunaux ou à l'extérieur de ses frontières revient à dénoncer un abus de pouvoir. Enfin, βασιλεύς et sa famille ne servent jamais à désigner une forme de pouvoir concurrente de la démocratie athénienne ou susceptible de la mettre en danger. Il en va différemment pour τύραννος.

B) τύραννος dans le monde contemporain

Quand il s'applique aux hommes de l'époque contemporaine, à l'inverse de ce qui se passe quand il désigne les dieux, τύραννος a une connotation fortement négative et une valeur polémique marquée.

1) Caractéristiques du tyran

Les emplois du terme permettent de définir une image du tyran bien distincte de celle du βασιλεύς. Il renvoie à une forme spécifique de pouvoir, dont la référence historique est la tyrannie de l'Athènes archaïque, celle des Pisistratides, ainsi que l'attestent plusieurs références à Hippias ⁽²³⁾.

a) Tout d'abord, le tyran exerce un pouvoir exclusif et n'applique pas les lois de la cité, comme il ressort de ce passage des *Guêpes* (463-470) où le chœur des héliastes s'indigne d'être chassé à coups de bâton par les serviteurs de Bdélycléon — lequel, comme chacun sait, veut empêcher son père d'aller juger.

Ἄρα δῆτ' οὐκ αὐτόδηλα
τοῖς πένησιν, ἡ τυραννὶς
ὥς ἐλάνθανέν μ' ὑπιοῦσα,
εἰ σύ γ', ὦ πονωπόνηρε καὶ κομηταμυνία,
τῶν νόμων ἡμᾶς ἀπείργεις ὧν ἔθηκεν ἡ πόλις,
οὔτε τιν' ἔχων πρόφασιν
οὔτε λόγον εὐτράπελον,
αὐτὸς ἄρχων μόνος ;

«Ah, ça ! Ne saute-t-il pas aux yeux des pauvres que c'est la tyrannie qui s'insinuait à mon insu, si te voilà, triple coquin, Amynias-à-tignasse, qui nous écarter des lois établies par la cité sans user de prétexte ni de raison spécieuse, te réservant le commandement pour toi seul ?»

Démios comme τὸν τῆς Ἑλλάδος καὶ τῆς γῆς τῆσδε μονάρχον, «le souverain unique de la Grèce et de notre pays». Ὁ τῆς Ἑλλάδος μονάρχος équivaut à βασιλεύς τῶν Ἑλλήνων. Quant à l'idée d'un monarque d'Athènes, elle pourrait se référer à une expression contemporaine de la souveraineté populaire. Cf. *supra* n. 17. Les termes de μοναρχία et de μονάρχος sont rares dans les textes de l'époque. On n'en trouve que six occurrences chez Euripide si l'on tient compte du *Rhésos* et des fragments, et seulement trois dans le cas contraire. Chez Aristophane, mis à part *Cavaliers* 1330, μοναρχία n'apparaît qu'une fois, lorsque, dans les *Guêpes* (474), le chœur des héliastes interpelle Bdélycléon en ces termes : ὦ μισόδημε καὶ μοναρχίας ἐραστὰ «ennemi de la démocratie, passionné de monarchie». Le terme revêt ici une valeur polémique sans équivoque et semble relever du même registre que τύραννος. Cf. *infra*, à propos des vers 464 sq. et 486 sq.

Il semble donc, d'après ces rares occurrences, que μονάρχος revête une valeur polémique quand il s'applique à un individu, mettant alors l'accent sur le pouvoir personnel en ce qu'il a d'injuste et de contraire à la démocratie, tandis que, s'il désigne le peuple tout entier, il se réfère, au contraire, à la souveraineté populaire, en tant que substitut du pouvoir personnel.

(23) *Lysistrata* 618, *Guêpes* 502, *Oiseaux* 1074-75 («l'un des tyrans morts»).

La tyrannie est ici caractérisée par la non-application injustifiée des lois établies par la cité et par l'exercice d'un pouvoir personnel (αὐτὸς ἄρχων μόνος) aux dépens des pauvres.

b) Le tyran détient le pouvoir de contraindre. Quand, dans les *Guêpes* (417), Bdélycléon refuse de lâcher son père, qu'il veut empêcher d'aller juger, le coryphée s'exclame :

Ταῦτα δῆτ' οὐ δεινὰ καὶ τυραννίς ἐστὶν ἐμφανής ;

«Ah, ça ! N'est-ce pas un comble, une tyrannie manifeste ?»

La tyrannie est ainsi associée au pouvoir de contrainte, mais aussi aux atteintes portées à cette pratique éminemment démocratique qu'est l'exercice de la justice dans le cadre de tribunaux populaires ⁽²⁴⁾.

c) Le τύραννος est aussi celui qui inspire la crainte ⁽²⁵⁾. Le chœur des *Cavaliers* dit ainsi à Démos : «Tous te craignent comme un tyran» (πάντες ἄν/θρωποι δεδίασι σ' ὥς/περ ἄνδρα τύραννον, 1112-1114).

2) Un terme à usage polémique

Τύραννος sert plus à dénoncer qu'à désigner : le chœur des *Guêpes* accuse sans cesse Bdélycléon d'aspirer à la tyrannie ⁽²⁶⁾ ; et, dans *Lysistrata*, le chœur des vieillards soupçonne les femmes d'agir «en vue de la tyrannie» ⁽²⁷⁾. En effet, le τύραννος est volontiers associé à l'idée de complot : le chœur des *Guêpes* accuse Bdélycléon d'être un conspirateur (ξυνωμότης) ⁽²⁸⁾ autant qu'il l'accuse d'aspirer à la tyrannie. Cette dernière est avant tout une menace pour la démocratie et peut à ce titre s'associer ou se mêler à d'autres formes de dangers, comme le médisme, le laconisme ou l'oligarchie.

a) Médisme

L'imprécation que, dans les *Thesmophories* (335 sq.), l'une des femmes prononce contre les hors-la-loi et les traîtres à la patrie, commence comme suit :

Εἴ τις ἐπιβουλεύει τι τῷ δήμῳ κακὸν
τῷ τῶν γυναικῶν, ἧ' πικηρυκεύεται
Εὐριπίδῃ Μήδοις <τ> ἐπὶ βλάβῃ τινὶ
τῇ τῶν γυναικῶν, ἧ' τυραννεῖν ἐπινοεῖ,
ἧ' τὸν τύραννον συγκατάγειν...
(suivent neuf vers)
κακῶς ἀπολέσθαι τοῦτον αὐτὸν κῶκίαν
ἀρᾶσθε...

«Pour tout homme qui trame quelque mauvais coup contre le peuple... des femmes ou négocie avec Euripide et les Mèdes pour faire quelque tort aux femmes, pour tout homme qui songe à être tyran ou à aider au retour du tyran... priez qu'il périsse misérablement, lui et sa famille».

Aristophane parodie ici la pratique usuelle des malédictions solennelles qui précédaient l'ouverture des séances de l'Assemblée ⁽²⁹⁾. Même si certaines de ces imprécations sont des inventions comiques en faveur des femmes — c'est évident pour celle qui vise Euripide (337)

(24) Cf. *Guêpes* 409-414 : le chœur envoie les enfants appeler Cléon à venir combattre l'ennemi de l'Etat qui prétend qu'il ne faut pas juger de procès.

(25) Cette connotation est également courante chez Euripide. Cf. D. LENFANT, *art. cit.* (n. 1), pp. 32-38.

(26) Cf. *infra*, p. 195.

(27) Cf. *infra*, p. 193.

(28) *Guêpes* 345, 483 (cf. 488, 507).

(29) Sur cette pratique, cf. P. J. RHODES, *The Athenian Boule*, Oxford, 1972, pp. 36-37.

ou les séducteurs qui ne tiennent pas leurs promesses (343-4), celle qui concerne les tyrans reflète, quant à elle, un usage réel : on trouve une formule très proche dans le décret de Démophantos, d'après lequel les Athéniens devaient prêter serment de faire périr «quiconque se soulèverait pour établir la tyrannie ou aiderait le tyran à s'établir» (ἐάν τις τυραννεῖν ἐπαναστῇ ἢ τὸν τύραννον συγκαταστήσῃ) (30).

Ailleurs, la même pièce se fait probablement l'écho d'un slogan officiel qui présentait la tyrannie comme le repoussoir de la démocratie athénienne. Appelant Athéna, le chœur déclame : Φάνηθ', ὦ τυράννους / στυγοῦσ', ὥσπερ εἰκός. «Parais, toi qui as horreur des tyrans, comme de juste» (*Thesmophories* 1143-4). Athéna symbolisait l'Athènes démocratique et c'est, du reste, lors des Panathénées qu'avait eu lieu l'assassinat d'Hipparque (31). Quant à l'association du complot tyrannique au médisme (337-339), elle pourrait remonter à la tentative d'Hippias pour reprendre le pouvoir grâce aux Perses lors de la première guerre médique.

b) Laconisme

De même qu'au médisme, l'aspiration à la tyrannie est volontiers associée au laconisme. Ainsi, dans ce fragment des *Paysans* (32) :

< καὶ γένη συκῆς > φυτεύω πάντα πλὴν Λακωνικῆς ·
τοῦτο γὰρ τὸ σῦκον ἐχθρόν ἐστι καὶ τυραννικόν.
οὐ γὰρ ἦν ἂν μικρόν, εἰ μὴ μισόδημον ἦν σφόδρα.

«je plante toutes les espèces de figuiers (33) sauf le laconien, car cette figue est ennemie et de caractère tyrannique. En effet, elle ne serait pas petite si elle n'était pas franchement hostile au peuple».

Athénée fait suivre la citation d'un commentaire peu éclairant : μικρόν δὲ αὐτὸ εἶπε διὰ τὸ μὴ μέγα εἶναι τὸ φυτόν «il a dit qu'elle était petite du fait que cette plante n'est pas grande»... (34) Faut-il supposer que l'espèce de figuier dite laconienne (35) donne des figues de petite taille, donc moins nourrissantes que les autres — ce qui fait dire qu'elle est hostile au peuple ? Mais la perplexité visible d'Athénée, qui devait pourtant disposer du contexte, suggère qu'il lisait un texte corrompu, dans lequel μικρόν s'était substitué à πικρόν (36). Il faudrait alors comprendre que le figuier laconien donne des fruits amers, qualité paradoxale pour des figues, généralement vantées pour leur saveur douce, et le sens figuré de πικρός favoriserait alors le jeu de mots. Quoi qu'il en soit, le sens global est clair et Sparte se trouve ainsi associée à l'idée de tyrannie et d'hostilité au régime démocratique.

(30) Décret cité par Andocide, *Mystères*, § 96-98 (formule du serment : § 97). Cf. *IG* I², 304. Daté de juillet-août 410 et consécutif à la chute des Quatre-Cents, il est donc postérieur aux *Thesmophories*, mais il ne fait que reprendre une formule ancienne. cf. M. OSTWALD, «The Athenian Legislation against Tyranny and Subversion», *TAPA* 86, 1955, 103-28, qui rassemble et discute les sources sur les mesures visant à contrer les tentatives de révolution tyrannique, et P.J. RHODES, *A Commentary on the Aristotelian Athenaion Politeia*, Oxford, 1981, pp. 220-222.

(31) Aux Panathénées de 514. Cf. Hérodote, V,56 ; scoliion de Callistratos *apud* Athénée, *Deipnosophistes*, XV,693 ; Thucydide, VI,56-57 ; Aristote, *Constitution des Athéniens*, XVIII.

Ajoutons que, sur plusieurs amphores panathénaïques (probablement postérieures à 403 av. J. C.), la statue des tyrannoctones figurait sur l'épisme du bouclier de la déesse. Cf. S. BRUNNSÄKER, *The Tyrant-Slayers of Kritios and Nesiotes. A critical Study of the Sources and Restorations*, Stockholm, 1971, pp. 104-105 et pl. 23.6.

(32) *Poetae comici graeci*, III,2, éd. R. Kassel & C. Austin, F110 (108 Kock = Athénée III p. 75a).

(33) Le texte conservé dit : συκᾶς φυτεύω. Le texte cité (Καὶ γένη συκῆς) est une correction proposée par Blaydes.

(34) L'évocation de la figue peut appeler celle du sycophante (comme dans *Guêpes*, 145 et 897, *Ploutos* 946), mais ce n'est pas le cas ici : planter, cueillir, manger des figues symbolise généralement chez Aristophane les plaisirs de la paix. Cf. *Paix* 558, où le chœur déclare vouloir saluer ses vignes et les figuiers qu'il a plantés dans sa jeunesse (τάς τε συκᾶς ἃς ἐγὼ ῥύτευον), mais aussi 575, 1145, 1324, 1346.

(35) Voir R.E. VI,2 p. 2123.

(36) Je dois cette suggestion à Anne Jacquemin.

La chose est plus nette encore dans ce passage de *Lysistrata* (616-635) où, les femmes ayant annoncé leur décision de faire la grève de l'amour tant que les hommes n'auraient pas conclu la paix, le chœur des vieillards athéniens réplique ainsi :

Ἦδη γὰρ ὄζει ταδὶ πλειόνων
καὶ μειζόνων πραγμάτων μοι δοκεῖ,
καὶ μάλιστ' ὁσφραίνομαι τῆς Ἰππίου τυραννίδος ·
καὶ πάνυ δέδοικα μὴ τῶν Λακόνων τινὲς
δεῦρο συνελθυθότες ἄνδρες εἰς Κλεισθένους
τὰς θεοῖς ἐχθρὰς γυναῖκας ἐξεπάρωσιν δόλῳ
καταλαβεῖν τὰ χρήμαθ' ἡμῶν τὸν τε μισθόν,
ἐνθεν ἔζων ἐγώ.
Δεινὰ γάρ τοι τάσδε γ' ἤδη τοὺς πολίτας νουθετεῖν,
καὶ λαλεῖν γυναῖκας οὔσας ἀσπίδος χαλκῆς πέρι,
καὶ διαλλάττειν πρὸς ἡμᾶς ἀνδράσιν Λακωνικοῖς,
οἷσι πιστὸν οὐδὲν εἰ μὴ περ λύκῳ κεχηνότι.
'Αλλὰ ταῦθ' ὕφηναν ἡμῖν, ὦνδρες, ἐπὶ τυραννίδι.
'Αλλ' ἐμοῦ μὲν οὐ τυραννεύουσ', ἐπεὶ φυλάξομαι
καὶ «φορήσω τὸ ξίφος» τὸ λοιπὸν «ἐν μύρτου κλαδί»,
ἀγοράσω τ' ἐν τοῖς ὅπλοις ἐξῆς 'Αριστογείτονι,
ὥδέ θ' ἐστήξω παρ' αὐτόν · αὐτὸ γάρ μοι γίγνεται
τῆς θεοῖς ἐχθρᾶς πατάξαι τῆσδε γραὸς τὴν γνάθον.

«Oui, voilà qui exhale déjà l'odeur d'affaires plus vastes et plus considérables, ce me semble. Plus que tout je flaire la tyrannie d'Hippias. Et je crains fort que des Laconiens, venus se réunir ici chez Clisthènes⁽³⁷⁾, n'encouragent ces femmes ennemies des dieux à s'emparer par ruse de nos richesses et de l'indemnité (μισθός) dont je vivais. Car c'est un comble de les voir maintenant réprimander les citoyens, jacasser, elles, des femmes, à propos de bouclier de bronze et chercher à nous réconcilier avec des Laconiens auxquels on ne peut faire plus confiance qu'à un loup à la gueule béante. Mais, si elles ont tramé cela contre nous, c'est, mes amis, en vue de la tyrannie. Mais moi, elles ne m'imposeront pas leur tyrannie, car je serai sur mes gardes et désormais 'je porterai mon glaive dans un rameau de myrte'. J'irai sur l'Agora en armes à la suite d'Aristogiton, je me tiendrai comme ça près de lui, car me vient justement l'occasion de défoncer la mâchoire de cette vieille haïe des dieux⁽³⁸⁾».

Le chœur fait allusion aux principaux supports de la tradition populaire sur les tyrannoctones, le scolion de l'Harmodios («je porterai mon glaive dans un rameau de myrte») (39) et le groupe statuaire des tyrannoctones qui se trouvait sur l'Agora («je me tiendrai comme ça» suggère que le coryphée prend la même pose que la statue d'Harmodios, le bras droit replié au-dessus de la tête, prêt à frapper, et, quand il envisage de se tenir «sur l'Agora... près de lui» (sc. d'Aristogiton), il faut comprendre près de sa statue) (40). Aristophane se moque du culte rendu aux tyrannoctones (41) et s'inscrit dans le même mouvement que Thucydide : de même que

(37) A. H. Sommerstein (*Lysistrata*, Warminster, 1990, p. 186) note qu'en tant qu'efféminé et homosexuel passif Clisthènes est l'intermédiaire idéal entre les femmes et les Spartiates, réputés enclins à l'homosexualité.

(38) Le coryphée désigne ainsi la coryphée : vieille (cf. 637, 826), haïe des dieux (622). Le coup sur la mâchoire est une menace que s'adressent tour à tour les deux chœurs (657, 821).

(39) Sur le jeu de mots obscène que contient ce vers, cf. G. LAMBIN, «Dans un rameau de myrte...» (Aristophane, *Lys.* v. 632), *REG* 92, 1979, pp. 542-551.

(40) On trouvera des clichés du groupe statuaire (copie romaine restaurée et conservée au Musée National de Naples) dans S. BRUNNSÄKER, *op. cit.* (n. 31), pl. 1-3.

(41) La canonisation des tyrannoctones par l'idéologie officielle prit des formes variées d'une ampleur considérable : groupe statuaire sur l'Agora (statues d'Anténor érigées sur l'Agora, mais emportées à Suse par Xerxès ; groupe statuaire de Critios et Nésiotès érigé en 477 et entouré d'un espace réservé) ; sacrifices annuels offerts par le polémarque (Aristote, *Constitution des Athéniens*, 58,1) ; interdiction de donner les noms d'Harmodios et d'Aristogiton à un esclave (Aulu-Gelle, 9,2,10) ; honneurs dont jouissaient leurs descendants (nourriture au Prytanée...) ; épisode du bouclier d'Athéna figurant les statues des tyrannoctones sur des amphores panathénaïques postérieures à la chute des Trente). Cf. H.

l'historien affirme que la tyrannie fut renversée à Athènes non par les prétendus tyrannoctones, mais par les Lacédémoniens ⁽⁴²⁾, de même, *Lysistrata* rappelle aux Athéniens, dans un autre passage de la pièce ⁽⁴³⁾, que ce sont les Spartiates qui les ont libérés de la tyrannie d'Hippias — un fait que les Athéniens préfèrent généralement occulter depuis que Sparte est leur ennemie jurée ⁽⁴⁴⁾.

Ainsi, dans l'opinion commune athénienne et dans l'idéologie officielle, aspirer à la tyrannie va de pair avec le laconisme ⁽⁴⁵⁾, et cela à deux titres. Si l'on songe à la tyrannie archaïque, on se souvient que les Spartiates avaient voulu, peu après les réformes de Clisthène, rétablir à Athènes le régime tyrannique et qu'ils avaient mandé Hippias à cet effet ⁽⁴⁶⁾. Mais le rapprochement prend aussi son sens dans le cadre d'une identification entre tyrannie et oligarchie, régimes tous deux opposés à la démocratie : le régime spartiate est considéré comme oligarchique et Cléomène avait jadis occupé l'Acropole pour soutenir Isagoras et les oligarques athéniens ⁽⁴⁷⁾. Du temps même d'Aristophane, Sparte était encore présumée soutenir les oligarques athéniens puisqu'ils firent appel à elle, avec des succès divers, en 411 et en 404.

c) Oligarchie

L'image du tyran archaïque interfère, en effet, avec celle des oligarques contemporains, ainsi que l'attestent les sujets d'appréhension invoqués par le chœur des vieillards de *Lysistrata* : la complicité avec l'ennemi spartiate, les confiscations de biens, la suppression du μισθός étaient autant de thèmes qui devaient circuler dans Athènes avant même l'abolition de la démocratie par les oligarques.

Tel est donc le faisceau d'images que véhicule le terme de τύραννος dans l'opinion commune athénienne. C'est sur cette base qu'Aristophane exerce sa satire et qu'il se livre à une véritable démystification des épouvantails populaires et officiels.

III. LA DÉMYSTIFICATION DES SPECTRES ANTIDÉMOCRATIQUES

La démystification était l'une des fonctions revendiquées explicitement par le poète lui-même, attaché, selon ses propres termes, à dessiller les yeux de ses concitoyens «gobe-mouches»

BERVE, *op. cit.* (n. 19), I, pp. 73-74, et, pour les sources, II, pp. 562-3. Sur les origines et le sens de ce culte, cf. A. J. PODLECKI, «The Political significance of the Athenian 'tyrannicide'-cult», *Historia* 15, 1966, p. 131 sq. ; C. W. FARNAR, «The Cult of Harmodius and Aristogeiton», *Philologus* 114, 1970, pp. 155-180. L'essentiel des témoignages archéologiques et littéraires sur l'image des tyrannoctones est recensé et finement analysé par M. W. TAYLOR, *The Tyrant Slayers. The Heroic Image in Fifth Century B.C. Athenian Art and Politics*, New York, 1981, qui fait aussi le point des discussions sur le sens politique de ce culte (p. 55 sq.).

(42) VI,53,3 : «le peuple savait par la tradition que la tyrannie de Pisistrate et de ses fils était devenue lourde sur sa fin et qu'en outre ce n'était pas lui et Harmodios qui l'avaient renversée, mais bien les Lacédémoniens». Voir, déjà, Hérodote VI,123.

(43) *Lysistrata* 1150 sq.

(44) Malgré Hérodote, Thucydide et Aristophane, bien des Athéniens continuèrent de croire que les tyrans avaient été renversés par Harmodios et Aristogiton. Cf. Platon, *Banquet* 182 c («c'est l'amour d'Aristogiton et l'amitié affermie d'Harmodios qui brisèrent la domination [des tyrans]») et M. W. TAYLOR, *op. cit.* (n. 41), n. 6 pp. 189-190.

(45) On peut encore citer le chœur des *Guêpes* qui traite Bdélycléon à la fois de tyran et de «partisan de Brasidas» (475).

(46) Hérodote, V,91. Cela explique sans doute que le chœur des vieillards de *Lysistrata* associe directement tyrannie d'Hippias et Laconiens.

(47) Hérodote, V,70, 72. Le chœur des vieillards y fait du reste allusion, toujours dans *Lysistrata* (274).

(χαυνοπολίται) (48). On en peut observer de multiples exemples (49), tout particulièrement dans le domaine politique qui nous occupe. Dans le cas présent, elle porte d'abord sur un abus de langage.

A. Τύραννος, un terme galvaudé

Dans les *Guêpes*, le chœur harcèle en ces termes Bdélycléon afin qu'il libère son père (484-507) :

Bd. Ἄρ' ἄν, ὦ πρὸς τῶν θεῶν, ὑμεῖς ἀπαλλαχθεῖτέ μου ;
 Ἡ δέδοκται μοι δέρεσθαι καὶ δέρειν δι' ἡμέρας ;
XO. Οὐδέποτε γ', οὐχ, ἕως ἄν τί μου λοιπὸν ἦ,
 ὅστις ἡμῶν ἐπὶ τυραννίδ' <ὦδ'> ἐστάλης.
Bd. Ὡς ἅπανθ' ὑμῖν τυραννίς ἐστι καὶ ξυνωμόται,
 ἦν τε μεῖζον ἦν τ' ἔλαττον πρᾶγμα τις κατηγορῇ,
 ἥς ἐγὼ οὐκ ἤκουσα τοῦνομ' οὐδὲ πεντήκοντ' ἐτῶν ·
 νῦν δὲ πολλῶ τοῦ ταρίχους ἐστὶν ἀξιοτέρα,
 ὥστε καὶ δὴ τοῦνομ' αὐτῆς ἐν ἀγορᾷ κυλίνδεται.
 Ἦν μὲν ὠνῆται τις ὀρφῶς, μεμβράδας δὲ μὴ θέλη,
 εὐθέως εἴρηχ' ὁ πωλῶν πλησίον τὰς μεμβράδας ·
 «Οὗτος ὀψωνεῖν ἔοιχ' ἄνθρωπος ἐπὶ τυραννίδι».
 Ἦν δὲ γήτειον προσαιτῇ ταῖς ἀφύαις ἡδυσμά τι,
 ἢ λαχανόπωλις παραβλέψασά φησι θάτερόν ·
 «Εἰπέ μοι, γήτειον αἰτεῖς ; Πότερον ἐπὶ τυραννίδι ;
 Ἡ νομίζεις τὰς Ἀθήνας σοὶ φέρειν ἡδύσματα ;»
OI. B. Κάμέ γ' ἡ πόρνη χθὲς εἰσελθόντα τῆς μεσημβρίας,
 ὅτι κελητίσαι ἔκλενον, ὅξυθυμηθεῖσά μοι
 ἤρετ' εἰ τὴν Ἰππίου καθίσταμαι τυραννίδα.
Bd. Ταῦτα γὰρ τούτοις ἀκούειν ἡδέ', εἰ καὶ νῦν ἐγὼ
 τὸν πατέρ' ὅτι βούλομαι τούτων ἀπαλλαχθέντα τῶν
 ὀρθροφοιτοσυκοφαντοδικοταλαιπώρων τρόπων
 ζῆν βίον γενναῖον ὥσπερ Μόρυχος, αἰτίαν ἔχω
 ταῦτα δρᾶν ξυνωμότης ὢν καὶ φρονῶν τυραννικά.

«*Bd.* — Au nom des dieux, voulez-vous bien me débarrasser le plancher ? Ou suis-je condamné à houspiller et me faire houspiller à longueur de journée ?

Chœur — Jamais, non, tant qu'il me restera quelque force ! puisque, comme on le voit, tu es venu pour exercer sur nous ta tyrannie.

Bd. — Comme tout est pour vous tyrannie et conspirateurs, quelle que soit l'importance du grief ! Je n'en avais pas entendu le nom depuis cinquante ans. Mais à présent elle est bien meilleur marché que le poisson salé, au point que même son nom circule au marché. Si quelqu'un achète des orphes et refuse des sardines, aussitôt le voisin qui vend des sardines s'exclame : «Cet homme a tout l'air de faire des provisions en vue de la tyrannie». Si l'on demande en sus un poireau pour agrémenter quelque peu ses anchois, la marchande de légumes vous regarde de travers en disant : «Dis donc, tu demandes un poireau ? Est-ce en vue de la tyrannie, ou crois-tu qu'Athènes doive te fournir des condiments ?

Second serviteur — Moi aussi, la prostituée chez qui j'entrai hier midi, parce que je lui disais de prendre la position hippique, s'est emportée contre moi en me demandant si je voulais rétablir la tyrannie d'Hippias.

Bd. — Voilà bien les mots que ces gens aiment à entendre, puisque moi, maintenant, parce que je veux voir mon père débarrassé de ces misérables façons d'aller dès l'aurore dénoncer et juger (50), le voir mener la noble vie d'un Morychos, me voilà accusé de le faire parce que je serais un conspirateur et que j'aurais des visées tyranniques».

(48) Cf. *Acharniens* 633-635 et 656-659.

(49) E. LEVY note ainsi que «l'auteur a bien souligné le caractère dérisoire de cet empire que des miséreux, qu'on maintient à dessein dans la misère, s'imaginent exercer sur l'univers» (*op. cit.* (n. 20), p. 124).

(50) V.-H. DEBIDOUR traduit : «ces misérables manies trottalaurorisantes et chicanodénonciatrices».

Aristophane ironise et Bdélycléon est ici son porte-parole : l'accusation d'aspirer à la tyrannie est manifestement portée à tort et à travers ⁽⁵¹⁾. Les situations évoquées n'ont rien de politique, c'est le moins que l'on puisse dire ! Et le moindre détail qui puisse se rattacher à l'image du tyran se trouve mis à profit : contrainte qu'exerce Bdélycléon sur son père ; achat d'un poisson coûteux, signe de richesse et marque d'inégalité ; jeu de mots sur ἵππος (suggéré par κελητίσαι) ⁽⁵²⁾ et ἱππίας. Naturellement, les scènes évoquées n'ont aucune prétention réaliste, mais elles caricaturent et amplifient nécessairement une pratique contemporaine qui a galvaudé le terme à force de le faire «circuler au marché». Cela peut rappeler la banalisation de termes français tels que fasciste ou totalitaire, mais ici la soudaineté du phénomène paraît tout à fait frappante.

B. Un reflet de l'actualité politique : menace oligarchique, exploitation démagogique

Τύραννος prolifère tout particulièrement dans les *Guêpes*, qui datent de 422 : dans les pièces précédentes, le terme même de tyran n'apparaissait que deux fois et dans des contextes qui ne lui conféraient pas le sens d'une accusation dans la bouche du locuteur ⁽⁵³⁾. Vu le caractère satirique du théâtre d'Aristophane, cette apparition massive reflète manifestement un phénomène survenu depuis peu dans Athènes. A preuve l'observation de Bdélycléon, qui dit n'avoir pas entendu parler de la tyrannie depuis cinquante ans ⁽⁵⁴⁾.

De même, l'accusation d'être un conspirateur (ξυνωμότης) ne figure que dans deux pièces, *les Cavaliers* et *les Guêpes*, qui datent respectivement de 424 et de 422 ⁽⁵⁵⁾.

Si l'on ajoute à cela les attaques virulentes dont le τύραννος est la cible dans les *Supplantes* d'Euripide, tragédie dont la datation fluctue entre 423 et 420 ⁽⁵⁶⁾, on est conduit à penser que ces pièces reflètent un même phénomène, que l'on peut ainsi dater des années 423-422 ⁽⁵⁷⁾.

Certes, le terme de «tyran» n'a pas cessé d'être employé. Il l'était d'abord dans la routine de la vie civique et politique, puisque l'ostracisme figurait régulièrement à l'ordre du jour de l'Assemblée ⁽⁵⁸⁾ et que, quelle qu'en fût l'utilisation politique, il continua d'être présenté comme une arme défensive contre un tyran potentiel ⁽⁵⁹⁾. De même, les malédictions à l'adresse des aspirants tyrans, qui semblent avoir ouvert les séances de l'Assemblée et du Conseil ⁽⁶⁰⁾, ou le culte rendu officiellement aux tyrannoctones ⁽⁶¹⁾ assuraient une certaine présence de la figure du tyran dans la cité. En dehors de ce contexte strictement institutionnel, le terme de «tyran»

(51) Voir les passages déjà cités de *Guêpes* 417 et *Lysistrata* 616-635 (où le projet réel des femmes, qui est de forcer les hommes à faire la paix, contraste fortement avec l'accusation de tyrannie proférée par les vieillards).

(52) Sur la posture équestre, voir la rubrique des Ἀφροδίτης τρόποι dans J. TAILLARDAT, *Les Images d'Aristophane. Etudes de langue et de style*, Paris, 1962, § 200 (κελητίζειν), pp. 105-106.

(53) *Cavaliers* 1114, *Nuées* 564.

(54) *Guêpes* 490.

(55) ξυνωμότης et ξυνωμοσία : *Cavaliers*, 257, 452, 476, 628, 862, *Guêpes*, 345, 483, 488, 507, 953. Mais le grief s'exprime aussi dans les *Cavaliers* à travers une foule de métaphores, sur lesquelles on consultera J. TAILLARDAT, p. 232 sq.

(56) Cf. *Euripide III*, éd. H. GRÉGOIRE, Les Belles Lettres, Paris, 1976, notice pp. 92-98.

(57) En effet, en 424, les *Cavaliers* ne reflètent encore aucune hantise de la tyrannie. Cf. E. LÉVY, *op. cit.* (n. 20), p. 138.

(58) Cf. Aristote, *AP* 43,5.

(59) Cf. V. J. ROSIVACH, «The Tyrant in Athenian Democracy», *Quaderni Urbinati di Cultura classica* NS 30 n. 3, 1988, Rome, p. 45, n. 5,6,7.

(60) Cf. *supra* n. 29.

(61) Cf. *supra* n. 41.

apparaissait aussi dans des pièces de théâtre qu'une large proportion d'Athéniens pouvait voir : il figure ainsi dans toutes les tragédies conservées d'Euripide (dont la chronologie s'étend approximativement de 438 à la fin du v^e siècle av. J.C.), et notamment en 438 (*Alceste*), en 431 (*Médée*) et en 428 (*Hippolyte*)⁽⁶²⁾. De plus, on peut supposer qu'il était «habituel d'accuser un adversaire trop influent d'aspirer à la tyrannie et [que] l'institution même de l'ostracisme ne pouvait qu'inciter à lancer de telles attaques»⁽⁶³⁾. Mais, dans ces années 420, il semble que le terme prolifère dans un emploi polémique particulièrement insistant.

Or, l'on sait par Thucydide que le spectre de la tyrannie vint hanter les esprits pendant la guerre du Péloponnèse. L'historien évoque le souvenir de la tyrannie archaïque pour expliquer les soupçons que l'on entretient à l'égard d'Alcibiade après l'affaire des Mystères (VI,53) et il rend compte de la crainte populaire d'une révolution antidémocratique («oligarchique ou tyrannique») (64). Mais il ne croit guère que la menace ait été sérieuse en 415 (et il disposait pourtant d'un recul dont ne pouvait jouir Aristophane) : il considère que nul ne saura jamais la vérité sur l'affaire des Hermès (VI,60,2) et met en cause à la fois des dénonciateurs sans scrupules et une foule naïve et désemparée (65).

Aristophane n'ajoute pas plus de crédit à la réalité du danger, ni pour les années 420 (comme le montrent les *Guêpes* en 422), ni après 415 (comme en témoignent les *Oiseaux* en 414). Il met en cause des hommes politiques qui exploitent l'épouvantail de la conspiration, et notamment Cléon, dans les années 420 (66). Et, même après 415, il continue de railler l'épouvantail du tyran, comme dans ce passage des *Oiseaux* (1071-1075), comédie représentée aux Grandes Dionysies de 414, alors qu'Athènes était encore sous le coup de l'affaire des Hermès (67) :

Τῇδε μέντοι θῆμέρα μάλιστ' ἐπαναγορεύεται ·
 Ἦν ἀποκτείνει τις ὑμῶν Διαγόραν τὸν Μήλιον,
 λαμβάνειν τάλαντον, ἦν τε τῶν τυράννων τίς τινα
 τῶν τεθνηκότων ἀποκτείνει, τάλαντον λαμβάνειν.

«En ce jour plus que jamais l'on proclame : 'Si l'un d'entre vous tue Diagoras de Mélos, qu'il reçoive un talent, et, s'il tue l'un des tyrans... déjà morts, qu'il reçoive un talent'».

La prime au meurtre fait peut-être allusion à un décret ancien qui mettait à prix la tête des Pisistratides. Elle parodie en tout cas la réaction officielle d'Athènes après la découverte des sacrilèges de 415 : le peuple avait alors offert une prime à qui tuerait les personnes dénoncées dans l'affaire des Hermès (68). Quant à Diagoras de Mélos, philosophe athée notoire, il s'était

(62) Cf. D. LENFANT, *art. cit.* (n. 2).

(63) E. LEVY, *op. cit.* (n. 20), p. 138.

(64) VI,60 : le peuple athénien «voyait dans tout ce qui s'était passé [Affaires des Hermès et des Mystères] l'indice d'une conjuration visant à l'établissement de l'oligarchie ou de la tyrannie» (trad. D. Roussel).

(65) VI,53 : les Athéniens «sans prendre en considération les antécédents des dénonciateurs et prompts à soupçonner, prêtaient l'oreille à tous les dires. C'est ainsi que, sur la foi de gens sans aveu, ils arrêtaient et jetèrent en prison des citoyens parfaitement estimables».

(66) La caricature culmine dans les *Cavaliers* : le Paphlagonien est présenté comme un calomniateur (45,103, 288, 486, 491), il parle sans cesse de dénoncer (278, 300, 445, 475-79...), traite les autres de ξυνωμοταί (257, 452, 628, 862) et flaire partout le complot (314, 476...).

(67) Contre l'interprétation des *Oiseaux* comme pièce de pure fantaisie détachée de l'actualité, voir O. AURENCHÉ, *Les groupes d'Alcibiade, de Léogoras et de Teucros*, Paris, 1974, p. 94, qui signale des allusions aux affaires de 415, et E. LEVY, *op. cit.* (n. 20), p. 125 n. 2.

(68) Thucydide VI,60,4.

moqué des Mystères d'Eleusis sans hésiter à en révéler les secrets et l'on sait que sa tête fut également mise à prix ⁽⁶⁹⁾, sans doute en 415-414 ⁽⁷⁰⁾.

Rire d'une peur récente peut certes contribuer à la surmonter, mais il est visible que, là encore, Aristophane tourne en dérision la crainte officielle du tyran. En parlant de tuer des tyrans morts, il fait mine de réduire la menace au retour d'Hippias. Il est clair que, de son point de vue, les tyrans, réels ou potentiels, sont morts depuis longtemps et que le danger est illusoire.

Cette interprétation paraît confirmée par les pièces postérieures à 411. Les dernières véritables railleries relatives à l'emploi abusif de τύραννος datent, dans les textes conservés, de 411, avec *Lysistrata*. Cette dernière pièce fut vraisemblablement représentée aux Lénéennes (janvier 411), donc avant la révolution oligarchique. Mais les *Thesmophories*, sans doute jouées aux Grandes Dionysies de la même année, soit à la fin de mars 411 ⁽⁷¹⁾, se ressentent sans nul doute du climat de terreur qui entourait l'instauration du régime des Quatre-Cents ⁽⁷²⁾. Il se peut qu'Aristophane ait choisi la prudence ou qu'il ait cessé de juger chimérique la crainte d'une révolution antidémocratique. Toujours est-il qu'il renonce à toute plaisanterie relative à des tyrans fictifs ⁽⁷³⁾. De même, si, comme on s'en étonne parfois ⁽⁷⁴⁾, les *Thesmophories* ne font aucune allusion à la paix, alors que c'était le thème central de *Lysistrata*, n'est-ce pas qu'entre temps cette paix est devenue un possible slogan des oligarques ⁽⁷⁵⁾ ?

Par la suite, dans les *Grenouilles* (405), *l'Assemblée des femmes* (392) et le *Ploutos* (388), Aristophane ne reprend pas ses railleries sur l'abus de l'épouvantail tyrannique ⁽⁷⁶⁾. La nécessité

(69) Cf. [Lysias], *Contre Andocide*, 17, d'après qui l'impiété commise fut d'ordre verbal (λόγῳ) ; Cratéros et Mélanthios (cités par les scholies aux *Oiseaux* d'Aristophane 1073), selon qui la tête de Diagoras fut mise à prix parce qu'il dépréciait et divulguait les Mystères.

(70) Cf. L. WOODBURY, «The date and atheism of Diagoras of Melos», *Phoenix* 19, 1965, pp. 178-211. Pour les témoignages et fragments, cf. *Diagoras Melius. Theodoros Cyrenaeus*, ed. M. WINIARCZYK, Teubner, 1981, à compléter avec M. WINIARCZYK, «Ergänzungen zu Diagoras und Theodoros», *Philologus* 133, 1989, p. 151-2.

(71) Sur la datation des deux pièces, cf. A. H. SOMMERSTEIN, «Aristophanes and the Events of 411», *JHS* 97, 1977, pp. 112-126, et T. K. HUBBARD, *The Mask of Comedy*, Ithaque-New York, 1991, pp. 243-245.

(72) Sur ce climat de terreur, cf. Thucydide, VIII, 65-66. Sur son reflet dans les *Thesmophories*, cf. M. CASEVITZ, «La politique dans les *Thesmophories* d'Aristophane : à propos du vocabulaire», in A. MOREAU (éd.), *Panorama du théâtre antique. Cahiers du GITA* n° 9, 1996, pp. 93-101, notamment pp. 95-98. D. M. MACDOWELL, *Aristophanes and Athens*, Oxford, 1995, tend au contraire à minimiser la part des allusions politiques dans les *Thesmophories*, «one of the least political plays» (pp. 251-252).

(73) Les vers 335 sq. et 1143-4 (cités *supra*) se présentent comme la parodie de formules officielles. SOMMERSTEIN, *art. cit.*, p. 122, y voit l'expression d'une crainte réelle de la tyrannie — et de la tyrannie proprement dite (autrement dit, d'un régime de pouvoir *personnel*), avec Alcibiade pour acteur (il suit sur ce point T. GELZER, *R.E. Supplementband XII*, s.v. Aristophanes (12) (Nachtrag) col. 1468). Thucydide atteste que de tels soupçons touchèrent effectivement Alcibiade (par ex. VI, 15), même si l'ensemble des sources montre que ces insinuations n'ont jamais reposé sur le constat d'un projet *politique*, mais sur l'examen du comportement d'Alcibiade dans sa vie *privée* (cf. R. SEAGER, «Alcibiades and the charge of aiming at tyranny», *Historia* 16, 1967, pp. 6-18). Quoi qu'il en soit, les nombreuses volte-face du personnage et la complexité du climat politique de 411 laissent à penser qu'au moment où les *Thesmophories* furent représentées, l'existence de la menace antidémocratique était claire, mais que des incertitudes pouvaient peser sur sa nature exacte.

La subtilité du texte d'Aristophane n'était-elle pas précisément de permettre aux spectateurs les deux interprétations (parodie usuelle et anodine, ou avertissement solennel) ?

(74) Cf. H. VAN DAELE, *Aristophane IV*, Paris, C.U.F., 1991⁸, p. 9.

(75) Certes, les oligarques envisagent d'abord de continuer la guerre (cf. Thucydide VIII, 63.4) et ce n'est qu'ensuite qu'ils tentent d'engager des négociations avec Agis (VIII, 70-71). Mais le soupçon d'une possible connivence entre oligarques et Spartiates a pu naître dès avant cela.

(76) Le seul terme de la famille qui apparaisse dans ces dernières pièces conservées est celui de τύραννις, qui vise à désigner la souveraineté de Zeus dans un emploi qui n'a rien de polémique (*Ploutos* 124).

de renouveler les plaisanteries n'explique pas seule une telle disparition : le sycophante demeure, par exemple, une bête noire indéfectible (77). Il est en fait probable qu'après les expériences oligarchiques de telles moqueries n'aient plus donné matière à rire.

Il semble donc que les affaires de 415 n'aient pas été perçues par tous comme l'expression d'une menace oligarchique sérieuse. A preuve les réserves de Thucydide, qui pourtant connaissait, au moment d'écrire, les événements ultérieurs, et surtout les railleries d'Aristophane, qui supposent l'adhésion d'une bonne partie du public, alors qu'elles disparaissent après 411. Un tel scepticisme dut être renforcé chez les deux auteurs par leur commun mépris vis-à-vis des démagogues pourfendeurs de tyrans imaginaires. L'exagération continue de la menace antidémocratique dans les années 420 et suivantes contribue sans aucun doute à expliquer qu'on ne l'ait pas vue venir en 411, quand elle devint réelle.

*
* *

Ainsi, les emplois de τύραννος et de βασιλεύς se distinguent nettement, chez Aristophane, selon que ces mots se réfèrent à des personnages mythiques ou contemporains. Dans la sphère du mythe, les deux termes sont généralement interchangeables, comme il est fréquent chez Euripide — et cela reflète leur usage tragique. Au contraire, la référence au monde contemporain conduit à adopter l'usage quotidien de ces termes, qui avaient des champs d'application bien distincts. Le βασιλεύς est alors un souverain éloigné dans l'espace, sans prétention à régner sur Athènes, alors que τύραννος ne désigne pas tant le détenteur d'un pouvoir personnel que l'ennemi de la démocratie athénienne, volontiers associé à ce titre à d'autres formes de trahison. Ainsi, Euripide et Aristophane témoignent, chacun à leur manière, de l'évolution qui affecte le terme de τύραννος au ^{ve} siècle, de ses connotations négatives — cependant moins systématiques chez Euripide — et de sa banalisation (78).

Cette banalisation tourna même au galvaudage et fournit à ce titre un premier ressort comique relevant de la satire sociale et politique : c'est à cette fin qu'Aristophane exagère un abus de langage jusqu'à en exhiber le ridicule. Mais le τύραννος donnait matière à un autre type de plaisanterie couramment pratiqué par l'auteur comique et consistant à prendre un terme au pied de la lettre. De même que, dans les *Acharniens*, l'Œil du Roi, dont le nom était supposé transcrire un titre officiel à la cour perse, portait sur son masque un oeil gigantesque (79) ou que, dans les *Oiseaux*, Pisthétère suivait au pied de la lettre l'expression «aller aux corbeaux» (ἔρρειν ἐς κόρακας) (80), de même Aristophane joue sur le référent originel de τύραννος et fait mine d'identifier tout τύραννος à Hippias, en négligeant la confusion terminologique courante entre menace tyrannique et danger oligarchique. Mais le comique se double à plusieurs égards d'une véritable démystification : celle des mythiques tyrannoctones d'abord, mais aussi celle du danger tyrannique à l'époque contemporaine. L'imprécation des femmes des *Thes-*

(77) Le sycophante est ainsi présent dans presque toutes les pièces conservées et notamment dans l'*Assemblée des femmes* et le *Ploutos* (il ne figure pas dans *Nuées*, *Lysistrata*, *Grenouilles*), mais apparaît dans les *Thesmophories* (529 sq.) à travers la métaphore de celui qui mord (Taillardat § 727 p. 424).

(78) Chez Euripide, le terme est devenu plus fréquent que βασιλεύς et Aristophane témoigne, quant à lui, de l'usage généralisé qu'en font les Athéniens. De plus, la famille du mot s'est agrandie depuis Hérodote. Ce dernier employait τύραννος, τυραννεύειν et τυραννίς, Euripide et Aristophane connaissent en outre τυραννεῖν et τυραννικός.

(79) *Acharniens* 94 sq.

(80) *Oiseaux* 27-8 : ἡμᾶς δεομένους / ἐς κόρακας ἐλθεῖν «nous qui demandons à aller aux corbeaux». L'expression équivaut à peu près au français «aller au diable».

mophories contre ceux qui voudraient «aider au retour du tyran»⁽⁸¹⁾ reproduit sans doute une formule officielle héritée de l'époque où Hippias pouvait encore revenir au pouvoir avec l'appui des Perses et de ses partisans athéniens, quelque quatre-vingts ans plus tôt. La mise à prix de la tête des «tyrans morts» dans les *Oiseaux* dénonce encore plus clairement ce décalage comique. Mais ce qu'Aristophane entend également attaquer, ce sont les accusations de conspiration dont abusent les démagogues et les attitudes ridicules qu'elles font naître. Il semble bien que, pas plus que Thucydide, l'auteur comique n'ait cru que se dissimulait derrière les affaires de 415 une conspiration oligarchique ou tyrannique. Mais, après 411, il renonça à faire rire de menaces antidémocratiques qui s'étaient révélées bien fondées.

Dominique LENFANT (Strasbourg)

(81) *Thesmophories* 339. Cf. *supra* p. 191.